

03 March 2011

PDF File

The following articles are available at the ETUC Press Department / Les articles suivants sont disponibles au Département Presse de la CES:

THE EUROPEAN VOICE:

- EU embarks on rewrite of north Africa policy
- Support grows for revised economic pact
- Portugal resists calls to ask for bail-out
- MEPs demand greater influence over permanent crisis fund
- Analysis Eu Governance: protecting the national interest?

LE MONDE:

- Les révoltes arabes vont-elles générer des flux migratoires ? –
-

Table of Contents

EUROPEAN MEDIA IN THE SPOTLIGHT / A LA UNE DE LA PRESSE EUROPÉENNE	2
EURANET.....	2
SOCIAL PARTNERS / PARTENAIRES SOCIAUX	3
LA REPUBBLICA	3
Marcegaglia: "Affrontare flessibilità in uscita" - Replica Camusso: "Ma l'articolo 18 non si tocca"	3
EUROPE – COMMENTS AND ANALYSES / ÉDITORIAUX ET OPINIONS	4
FINANCIAL TIMES.....	4
Europe must plan a reform, not a pact.....	4
THE GUARDIAN	5
Only gender quotas can guarantee women in the boardroom	5
The shape of fiscal crisis to come	6
Angry over the banks? Of course we are!	7
LES ECHOS	8
Pour la mobilité des sièges sociaux en Europe	8
Théorie « économique » de la révolution	9
EL PAIS	10
Asfixia laboral	10
LE MONDE	10
Echos déformés d'un modèle suédois en péril.....	10
EUROPE – POLITICS / POLITIQUE	12
FINANCIAL TIMES.....	12
Warning over temporary workers	12
Lack of reform hits Croatia's EU hopes.....	13
Merkel names ally as new defence minister	14
EU pact proposals will 'not end this crisis'	15
Competition for the competitiveness pact	16
Spanish unemployment continues to climb.....	17
LES ECHOS	18
Séance d'explications entre José Socrates et Angela Merkel	18
Le plan budgétaire hongrois jugé peu convaincant.....	19
EL PAIS	19
Merkel respalda a Sócrates pero le pide más medidas de ajuste	19
EUROPE – ECONOMY / ÉCONOMIE	20
FINANCIAL TIMES.....	20
EU must take the lead on Robin Hood tax	20
S&P warns on Portuguese bail-out	21
LE FIGARO.....	22

BCE : l'inflation risque d'accélérer la hausse de taux	22
LES ECHOS	23
La succession de Jean-Claude Trichet à la BCE préoccupe les économistes	23
« Stress tests » européens : scénarios connus le 18 mars	24
800 milliards de profits pour les entreprises américaines	24
LE SOIR.....	25
Pensions, salaires... : Van Rompuy s'attaque aux tabous belges.....	25
LA REPUBBLICA	26
Giovani, il primo stipendio è di 800 euro ma è più basso se sei donna o lavori al Sud	26

EUROPEAN MEDIA IN THE SPOTLIGHT / A LA UNE DE LA PRESSE EUROPÉENNE

EURANET

03/03/2011

Le Tour d'Europe du 3 mars 2011

03.03.2011 | Auteur: RTBF | Rédacteur: Nicolas Vandenschrick | 0 | Partagez 3:25 My Playlist Play A la Une de la presse européenne: le discours inquiétant de Mouammar Kadhafi; les Occidentaux sont divisés sur les moyens de mettre fin au drame libyen...

©Marc VerneyLe discours et les actes de Mouammar Kadhafi inquiète les capitales. «Kadhafi précipite la Libye dans la guerre civile», titre Le Figaro, ce matin. A la Une aussi de la presse italienne, le dirigeant libyen. La Repubblica a ce titre, une citation: «Je vais reprendre la Libye». Mais je promets un bain de sang si l'Onu intervient. Kadhafi lance une offensive sur l'est du pays, explique le Corriere della Sera. A la Une de l'International Herald Tribune, cette bataille désormais engagée entre les rebelles et les mercenaires du gouvernement. Bataille autour de Brega, l'une des villes clefs pour s'assurer la gestion stratégique du pétrole. Les combats auront duré toute la journée, écrit le quotidien, impliquant de l'artillerie lourde et des avions de guerre mais les forces rebelles sont parvenues à repousser les attaques. L'ancien ministre de la Justice a pris la tête du gouvernement rebelles annonce El Pais. Une coalition qui appelle les Etats-Unis et leurs alliés à bombarder les forces mercenaires de Kadhafi. Les rebelles demandent également que la zone d'exclusion de vol soient mise en place pour empêcher les bombardements.

Tout l'enjeu est là. Celui d'une intervention de l'Occident en territoire libyen. Oui, très pragmatiquement, Libération s'interroge ce matin: «Comment faire dégager Kadhafi?» Européens et Américains sont divisés sur les modalités d'une intervention pour mettre fin au drame libyen. Les deux navires de guerre américains sont arrivés hier en Méditerranée. Mais les rebelles, explique le quotidien français, ne veulent pas de soldats étrangers sur leurs sols. Voilà qui explique ce dernier titre de Libération toujours: «l'ingérable ingérence». Un spécialiste américain de la région, Wayne White, livre au quotidien français son appréciation: seule une aide humanitaire est possible. D'abord car les rebelles ne souhaitent pas vraiment d'intervention au sol. Ensuite, et surtout, car après le précédent irakien, personne n'a vraiment l'intention de déployer des troupes. La zone d'exclusion, la no-fly zone, ne paraît pas plus simple à mettre en place. Sous l'égide de qui? Washington préférerait que ce soit imposé par l'Otan mais c'est plus long. Et puis, cela implique plus d'avions dans les airs, il faut les coordonner. Il faut prendre garde aux missiles airs-sols de la Libye. Kadhafi pourrait fermer l'aéroport de Tripoli bloquant ceux qui veulent fuir le pays. Pour ne faire, conclut l'expert, que très peu la différence. Kadhafi n'a -jusqu'à présent- pas fait grand usage de sa force aérienne. Conclusion de Wayne White: c'est surtout l'aide humanitaire, médicale notamment, que l'Europe ou les Etats-Unis peuvent fournir. Cette aide, l'International Herald Tribune l'évoque. La Grande Bretagne et la France, lit-on, programme d'assurer le transport aérien des réfugiés. Le programme alimentaire mondial envisage lui une opération à long terme. Pour fournir d'urgence de l'assistance alimentaire au 2,7 millions de personnes en Libye, en Egypte et en Tunisie.

On quitte la presse quotidien pour évoquer un instant la presse hebdomadaire. Le Nouvel Obs sort cette semaine un spécial Belgique. SOS Belgique en noir jaune rouge (forcément...). Et ce sous titre: si les Belges se séparaient, c'est l'Europe entière qui serait en danger. Un dossier à lire avec d'autant plus d'intérêt qu'il évite les analyses politiques pour laisser, une fois n'est pas coutume, la voix aux artistes belges: francophones et flamands. Axelle Red, Arno ou Wim Delvoye, Amélie Nothomb, Peter Decaluwé et Jan

SOCIAL PARTNERS / PARTENAIRES SOCIAUX

LA REPUBBLICA

03/03/2011

Marcegaglia: "Affrontare flessibilità in uscita" - Replica Camusso: "Ma l'articolo 18 non si tocca"

La presidente degli industriali sposa la "linea Marchionne", per una contrattazione aziendale mirata a maggiore produttività e maggior salario. Plaude il ministro del Lavoro Sacconi, secco no del segretario generale Cgil: "Il pensiero corre all'articolo 18 e al tentativo di destrutturare lo Statuto dei lavoratori"

Emma Marcegaglia, presidente di Confindustria

ROMA - Scambio di colpi tra Emma Marcegaglia e Susanna Camusso sul tema della flessibilità. In Italia, afferma la presidente di Confindustria, non esiste solo un problema di flessibilità in entrata, "forse eccessiva, con strumenti che vanno tarati". La flessibilità, per Marcegaglia, ha un corrispettivo anche in termini di uscita dal mercato del lavoro. Ed è, questo, un problema "che prima o poi va affrontato, non possiamo continuare ad eluderlo". Assieme al plauso del ministro del Lavoro, Maurizio Sacconi, arriva a stretto giro la secca replica di Susanna Camusso: "Il pensiero corre immediatamente all'articolo 18 e al tentativo, che ha in mente Sacconi, di destrutturazione dello Statuto dei lavoratori. Questo non ha nulla a che vedere con la realtà di oggi del Paese, con i problemi che dobbiamo proporci".

La presidente di Confindustria parla a margine di un convegno dedicato a contrattazione e cassa integrazione in Germania e Italia. La Germania, ricorda Marcegaglia, cresce a un ritmo del 3,6%, mentre l'Italia viaggia sull'1,3% e questo perché la crisi è stata fronteggiata in maniera diversa ma anche per differenze strutturali del sistema. L'Italia ha superato la crisi ricorrendo a un uso massiccio della Cig, "usata anche per coprire la disoccupazione", mentre in Germania "la cassa integrazione è usata per ridurre le ore di lavoro". E su questo, invita Marcegaglia, "si deve riflettere".

Quanto alla cassa integrazione in deroga, "è stata utile perché con la crisi non è stato possibile riformare gli ammortizzatori sociali". Guardando al domani, per Marcegaglia la Cigd "va vista come uno strumento eccezionale per gestire la crisi, altrimenti c'è il rischio che la ripresa arrivi e si continua a usarla".

Altro nodo da sciogliere, secondo la presidente degli industriali, è la deroga al contratto nazionale, che va esplorata nella logica di "sposare con la contrattazione aziendale un maggiore livello di produttività e pagare più salario". Come Confindustria, spiega Marcegaglia, "stiamo ragionando sul tema dell'opting out", ossia l'uscita temporanea di un'impresa dall'associazione alla quale è iscritta per contratti collettivi aziendali in deroga dei contratti nazionali, la strada seguita da Marchionne per gli stabilimenti di Pomigliano e Mirafiori.

"Solo il 3% delle aziende usa l'opting out - sottolinea la presidente di Confindustria - una possibilità che in Germania c'è dal 2005. In un momento di grande discontinuità dobbiamo avere la capacità di concordare regole per raggiungere livelli più elevati di produttività e di salari". Insieme ai sindacati, come parti sociali, "dobbiamo scegliere se questo percorso lo vogliamo subire o gestire", aggiunge Marcegaglia, sottolineando: "Come Confindustria, lo vorrei gestire".

Chiamata in causa, Camusso risponde alla leader degli industriali a margine del convegno su "Donne e lavoro oggi". E osserva che quando Marcegaglia chiede più flessibilità in uscita dal mercato del lavoro, "il pensiero corre immediatamente" all'articolo 18 e "ai tentativi di destrutturare lo Statuto dei lavoratori, che ha in mente Sacconi". Misure che, avverte la Camusso, "non hanno niente a che fare con la realtà di oggi e con i problemi che dobbiamo porci".

Sacconi, invece, sottoscrive il richiamo della numero uno degli industriali. "Ha ragione - dichiara il ministro del Lavoro - quando sottolinea l'esigenza di completare la regolazione del mercato del lavoro e dei rapporti di lavoro. Così come fa bene, dal punto di vista del metodo, a voler cercare su ciò un'intesa con le altre parti sociali. Si tratta dello stesso esercizio di ricerca di un avviso comune che noi abbiamo sollecitato offrendo la bozza di un disegno di legge delega per un moderno Statuto dei lavori che potrebbe realizzarsi in questa legislatura".

(02 marzo 2011)

EUROPE – COMMENTS AND ANALYSES / ÉDITORIAUX ET OPINIONS

FINANCIAL TIMES

03/03/2011

Europe must plan a reform, not a pact

By Guy Verhofstadt, Jacques Delors and Romano Prodi

Published: March 2 2011 22:45 | Last updated: March 2 2011 22:45

The next two weeks will reveal whether European Union leaders have the stomach to address Europe's underlying economic problems. Some member states remain outside the eurozone, but even they are not insulated against the risks of unco-ordinated growth strategies. The last time EU leaders met, in early February, a Franco-German proposal for a competitiveness pact was thrust upon them. It received short shrift from many around the table, as much for the indelicate manner of its presentation as for its content. Now an alternative is needed.

The French and German governments were right to note that Europe needs more effective economic governance. It just requires leaders to agree on those areas to include and the means to achieve it. And therein lies the rub. There are a variety of economic models across the EU from Scandinavia to the Mediterranean, and including both low tax, high consumption economies and high tax, low consumption economies. Finding a formula that works for all is no easy matter. But that task should be the preserve of the European Commission, not a cabal of two or three countries imposing a model on the rest.

The Franco-German proposal was also based on an intergovernmental model of peer pressure that has proved repeatedly ineffective. It lacks the discipline and impartial adjudication to deliver results. Both the Lisbon strategy for growth and the stability and growth pact failed to live up to expectations, because member states are reluctant to sanction each other. Instead, the Commission was envisaged 60 years ago to oversee and enforce commonly agreed decisions. This is the key to addressing our current crisis.

Instead of the competitiveness pact, EU leaders should adopt a "Community Act" for economic convergence and governance. This would aim to push forward in the most vital economic fields where closer alignment and co-ordination is needed. These should include pension reform, wage levels, corporate taxation rates, research and development, and investment in transport, telecommunications and energy infrastructure.

Given the diversity among Europe's economies we do not envisage a one-size-fits-all policy. Rather, we need a clear and united path to convergence on an agreed set of policy measures. Presenting proposals to this end should be the task of the Commission, after a strengthened social dialogue at the European level with trade unions and corporate organisations.

For each proposed measure the Commission should establish – with the agreement of the member states and the European Parliament – a range of standards or goals, within which member states are expected to converge by a given date. Central to this process would be aims to approximate both the retirement age and to develop a common corporate tax base. The same would be true of R&D investment levels, and wage to productivity ratios.

Progress would have to be regularly monitored, again by the Commission, which should have the power to apply pressure (and ultimately sanctions) for non-compliance, just as it does for breaches of competition rules or infringements of internal market legislation. To manage this process the Commission should also create a new cluster of commissioners whose portfolios focus on economic governance and competitiveness. This group should then take a stronger lead in bringing direction and momentum to a policy area that is currently lacking.

The EU must get a grip on the issue of economic governance. It is not solely a matter of restoring liquidity and confidence in the banking sector, but of laying the foundations for a new economic model that will give Europe a global competitive edge. It is clear that Europe needs a common and concerted plan of action for growth based on a high degree of consensus if it is to surmount the considerable challenges its economies will face in the years ahead.

The writers are a former prime minister of Belgium; and two former presidents of the European Commission

THE GUARDIAN

03/03/2011

Only gender quotas can guarantee women in the boardroom

Norway's experience shows that quotas hurt women's pride and the freedom of business. But without them, women aren't hired

Maria Reinertsen guardian.co.uk, Wednesday 2 March 2011 14.37 GMT Article history When the Norwegian parliament finally decided to make gender quotas mandatory for the boards of publicly listed companies in November 2003, it came as no big surprise. After all, Norway has gender quotas everywhere, from children's councils in schools up to government ministers. The surprise was that the person who championed the mandatory quotas was a male minister from our Conservative party. Ansgar Gabrielsen, then minister of business, told the newspaper Verdens Gang that he was "fed up with the male dominance in the Norwegian boardrooms".

Gabrielsen caught his own party off guard. And soon Conservative MPs who'd habitually quote Ayn Rand and mock the nanny state found themselves forced to vote in favour of a law that gave Norwegian companies about two years to get the percentage of women in the boards of directors up from 7% to 40%. If they didn't reach that goal in time, the state would make the quotas mandatory.

Some supporters of the law hailed the blessings of more diversity in the boardrooms and equal opportunities for the sexes. But Gabrielsen's main argument was that "the boards cannot afford to use only half of the population's brain power". That women actually had some brain power worth using, he tried to show by referring to a survey showing that "everything else" being equal, companies with more women in their boards were more profitable.

Both the NHO, the main employers' organisation, and a couple of high profile male and female business leaders, warned the politicians against the change, claiming that mandatory quotas would depress the value of Norwegian stocks and make women second rate members of the boards. In general most of them agreed that more women on the boards were a good thing. They just thought mandatory quotas were too drastic a measure. Like Winnie the Pooh, bumping his head while being dragged down a flight of stairs and thinking there must be a more comfortable way of getting from A to B, the critics of mandatory quotas thought there must be a more comfortable way to gender balance than threatening the companies that they would be dissolved by court. The Norwegian experience shows it isn't so. The period of voluntary recruitment of women didn't change much. But three years after the law was established, Gabrielsen had his 40%.

Was it worth it? When it comes to diversity, I am not so sure. Most of the female board members are lawyers, economists, and rich heiresses, just like the men they replaced. But at least a survey in 2010 showed that the female members of the boards had a bit more education than their male counterparts.

It's also difficult to show that the females made the companies more profitable. The aforementioned survey might just as well reflect that the companies that hired females voluntarily were more profitable because they were more open-minded than the others. Or, more likely, they had a more professional way of recruiting their members, not just picking their friends. One survey, which was conducted before the law was created, showed that female members of the boards were usually recruited through professional networks, while male members were more commonly recruited through private networks.

The story of the former Norwegian prime minister Gro Harlem Brundtland illustrates the same point. She claimed her career began because of gender quota. Back in the mid-1970s, the then prime minister hadn't made her a minister if it wasn't for the (unofficial) rule that the government had to contain at least one woman. Because of this, Brundtland went into full-time politics. First as a minister, then prime minister, then as leader of the UN committee that came up with the notion of sustainable development. She recently resigned as head of

the World Health Organisation.

The same argument goes for boards. The quotas force the companies to look around for women and find talent they wouldn't have found without it.

In non-public companies, the number of women is still far below 40% – and there is no branch of industry where the rate of women is higher than the mandatory 40%. If not forced to by law, companies don't recruit women. In 2003, a Norwegian newspaper discovered that a company owned in part by business minister Gabrielsen had no women on the board at all. As the company wasn't publicly listed, this was all perfectly legal, and yet a little odd for an owner that had spent the last year talking non-stop about the importance of using the brain power of the whole population.

Like the prime minister in the 70s, the business leaders of today have nothing against women. It just so happens that they know so many nice and able men. So why look any further when you are to fill up your board?

Mandatory quotas are bureaucratic, they hurt both the pride of women and the freedom of business. But if you genuinely want more women in the boards, it's probably the only way to achieve it.

THE GUARDIAN – 03/03/2011

The shape of fiscal crisis to come

The US is living on borrowed dollars and, as political deadlock goes on, borrowed time. It must learn from Europe's misfortune

Andy Langenkamp guardian.co.uk, Wednesday 2 March 2011 23.00 GMT Article history
Senate majority leader Mitch McConnell listens as House speaker John Boehner speaks during a Republican party news conference at the Capitol in Washington, DC. The Senate passed a short-term spending bill on 2 March to forestall the immediate prospect of a government shutdown. Photograph: Jonathan Ernst/Getty Images

The American fiscal condition faces a perfect storm. The outlook for the medium term has deteriorated markedly, important causes being the Great Recession and the extension of the Bush tax cuts. Nor are the projections cheerful in the long term. And these issues will come to a head. On 4 March, the spending authority that has kept the US going in the past budgetary period is set to expire.

Last year, Congress did not pass a budget, and a special measure was put in place to legally underpin spending in the absence of an official budget. This "stop-gap" bill needs to be replaced. Another deadline is looking also: the day the US hits its debt ceiling. By law, the budget deficit must not exceed \$14.3tn. It will likely reach this maximum at the end of May. To raise the ceiling would require an act of Congress.

Democrats and Republicans have hurried to the barricades in preparation for the budget battle. Actually, the term "barricades" is misplaced. Democrats and Republicans will dig themselves deeper into the trenches and only raise their heads above the parapet if the other party makes a move. Obama's 2012 budget proposal is no more than a long wishlist that offers few real solutions to the debt problem. Its main aim is to draw out the Republicans. The Democrats will try to divide the Republican party by playing off the right against moderate conservatives – in the hope of forcing the Republicans to come up with iron-fisted measures that would allow the Democrats to paint them as heartless.

Most likely, far-reaching reforms will be deferred until after the presidential elections in November 2012. The political climate in Washington has become so poisonous and partisan that both parties fear a catastrophic electoral outcome if they fall foul of voters. Opinion polls are responsible for some of this angst: the great majority of respondents express a wish for deficits to be curtailed while simultaneously rejecting cuts in specific programmes.

Politicians may remove the obstacles that could stop the federal government from operating in the short term: the much-vaunted "shutdown". Still, they will not tackle the essential issues. Lawmakers are yelling at the top of their voices that the US should pursue a sustainable fiscal policy, but there are five extremely costly areas

of government spending that no politician would dare touch: defence, Medicare, Medicaid, tax breaks and social security. But if Democrats and Republicans fail to strike a grand bargain, eventually the markets will be merciless.

The US will end up in a vicious circle of mounting indebtedness, soaring interest rates, increasing interest payments, and even more debt. Until the start of 2013, the markets will probably show patience; but once it turns out that no major progress is made after the 2012 elections, they will rebel.

Politicians and the public will need to recognise that the present welfare state is not sustainable. Not least because the population is ageing, while untenable promises have been made and money has been squandered in the past. The western model of the democratic-capitalist welfare state is coming apart at the seams. As yet, though, no one seems prepared to make the sacrifices necessary to shape a "slenderised" version of the welfare state that is not all doom and gloom for the younger generations.

If the markets force the issue, they will demand hard choices. By then, it will no longer be possible to implement a process of gradual reform that shares the burden evenly across the population over a long period of time. Instead, discontent and uncertainty will prevail, while political populism could become even more entrenched. This will make it only harder to effect the necessary changes.

This negative scenario is not a given. Americans could acknowledge that the present course leads to the abyss. Ironically, Europe could help the Americans become aware of this. The eurozone is shaking to its foundations: its population will age sooner, and its national debts are already a heavy burden. Some countries are now facing unsustainably high interest charges. There is a lot to learn from the European example – if Americans take heed, there is still time to avert disaster.

THE GUARDIAN – 03/03/2011

Angry over the banks? Of course we are!

Mervyn King misreads the public mood on the bankers. He should look at our Robin Hood campaign

Bill Nighy guardian.co.uk, Wednesday 2 March 2011 21.30 GMT Article historyWhen you've been going on about something for a while, it is always satisfying to discover that other people agree with you. I have been arguing for the last year that the banks, hedge funds and other titans of the City of London whose gambling got us into this trouble should pay to clean up the mess they caused.

Now, no less a figure than Mervyn King, governor of the Bank of England, has laid the blame for cuts in public services and welfare squarely at the door of the City. "The price of the financial crisis is being borne by people who did absolutely nothing to cause it."

The evidence supporting him is overwhelming. The International Monetary Fund has warned that British government debt will be 40% higher as a result of the financial crisis. That's equivalent to a total of £28,000 for every taxpayer in the country.

But King's subsequent comment that he was "surprised that the degree of public anger has not been greater than it has" suggests that either he had a very high expectation, or that he has misread the public mood.

I'm an ambassador for the Robin Hood Tax campaign, which calls for a tiny tax of just 0.05% on every casino-style financial transaction in order to help poor people, reverse public service cuts at home and abroad, and tackle climate change. In this role I've seen how people's sense of fairness has been stretched to the limits by the continued spectacle of huge pay increases and bonuses in big companies while ordinary people suffer. Every time people turn on the television news they are bombarded with stories of job losses, disabled children forced into care, public sector cuts or young people left without a future. Meanwhile one of the country's leading bankers claims "the time for remorse and apologies needs to be over". If there has been any remorse it has escaped my notice. Of course people are angry!

Project Merlin, George Osborne's agreement with the banks last month, was widely ridiculed because people are too angry to accept a backroom deal that does not address the fundamental issue of fairness. Our campaign is supported by Lord Turner, chairman of the Financial Services Authority, along with 250,000 Facebook users and 113 organisations from Oxfam to the Salvation Army. When, last week, I challenged bank chief executives Stephen Hester, Bob Diamond and the others, to visit people at home and abroad hit by the economic crisis, I was inundated with messages of support.

More dramatically, Barclays – which recently announced a £6bn profit and a 20% increase in pay and bonuses – found 40 of its branches occupied by protesters on the day it was revealed that it pays just £100m in tax.

Polls show this anger is felt by supporters of all political parties. A ComRes survey, carried out in January before the UK bonus season, found that 80% of people, including 76% of Conservative voters, want additional taxes on bankers' bonuses. Polls regularly show majority support for a Robin Hood tax – it could be the most popular tax in history.

Mervyn King is right, though, that this anger has not yet forced politicians to make banks pay their fair share. Perhaps this is unsurprising: many MPs have spent years seeing the excessive profits and bonuses of the City as a sign of economic health. But this does not mean it will not happen. French president Nicolas Sarkozy and German chancellor Angela Merkel have both responded to public anger by promising to go ahead with transaction taxes.

Perhaps the biggest barrier to the UK following suit is the fear, endorsed by many commentators, that a higher tax burden would encourage banks to up sticks and leave. But this doesn't bear scrutiny. According to the Bank of England, the banks benefit from our taxes and the subsidy afforded them by the government to the tune of £100bn every year. They also benefit from the City's excellent infrastructure. The idea that they are about to give this up to move to Dubai or the Cayman Islands is incredible, especially when you realise we already have a 0.5% tax on share transactions.

If the public see through banks' scare tactics, their anger and their desire for justice really will force politicians to act.

LES ECHOS

03/03/2011

Pour la mobilité des sièges sociaux en Europe

Au moment où le commissaire Michel Barnier recueille les dernières réponses à la consultation lancée par la Commission européenne sur les 50 propositions de son Acte pour le marché unique, le constat est qu'il en manque une 51 e...

Aujourd'hui, sauf à recourir à des montages complexes et coûteux, spécialement pour les PME, pour transférer son siège de Paris à Rome ou de Berlin à Barcelone, il est plus pratique d'abord de dissoudre et liquider sa société, puis de la recréer dans le pays d'accueil ; ce qui implique un changement de nationalité, de loi applicable, mais aussi la perte de la personnalité morale, sans compter l'effet fiscal de l'opération. Et pourtant, le traité sur le fonctionnement de l'Union européenne confère, dans ses articles 49 et 54, la liberté d'établissement à l'ensemble des ressortissants, qu'ils soient personnes physiques ou morales !

Certes, la législation communautaire en droit des sociétés s'est particulièrement bien développée. On peut citer la société européenne, la société coopérative européenne et surtout les fusions transfrontalières. Mais il serait très réducteur d'y voir un droit du transfert des sièges sociaux. Pour l'heure, les entreprises, pour déplacer leurs sièges, n'ont donc que des solutions « par défaut » et donc nécessairement imparfaites.

Pour pallier ces inconvénients, le Parlement européen a, en 2009, invité la Commission à reprendre des travaux en la matière. Il a d'ailleurs été rejoint dans sa demande par le Comité des régions, en octobre 2010.

C'est surtout la Cour de justice des Communautés européennes, entre-temps rebaptisée Cour de justice de l'Union européenne (CJUE) par le traité de Lisbonne -l'heure est donc bien au changement -, qui a relancé la question, dans son arrêt Cartésio du 16 décembre 2008. Nul doute, un pas important a été franchi puisque la Cour indique que le transfert intracommunautaire d'un siège social qui provoque le changement de loi applicable à la société relève de la liberté d'établissement communautaire. Autrement dit, un Etat ne peut interdire un tel transfert de siège. Mais sans encadrement plus précis, cette solution risque d'aboutir à la réalisation de transferts « sauvages » au détriment de la sécurité juridique des salariés, créanciers ou associés minoritaires. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si une nouvelle question préjudicielle sur ce thème été déposée le 28 juillet 2010 devant la CJUE...

C'est pourquoi le Club des juristes a réuni un groupe d'experts dans le but de suggérer à la Commission européenne un nouveau projet de 14 e directive.

L'esprit et la méthode qui ont guidé ces travaux ont été commandés par le respect du principe de subsidiarité, en retenant les solutions les moins perturbatrices pour les droits nationaux. Le projet, disponible sur le site www.leclubdesjuristes.com, propose : un champ d'application limité aux transferts de siège statutaire des sociétés de capitaux; le maintien de la personnalité morale ; un processus décisionnel et des formalités de publicité ; un contrôle de légalité et la coordination des registres ; enfin, des mécanismes de garanties et de protection. Forte de 14 articles et 11 considérants, cette initiative s'articule opportunément avec un récent rapport de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris sur le même thème (www.etudes.ccip.fr).

A l'heure de la « régulation intelligente » mise en place par la Commission, le Club estime que le législateur européen doit témoigner du souci de favoriser la marche des affaires des entreprises dans toute l'Union, pour les rendre pleinement citoyennes européennes et compétitives. Et, s'agissant du transfert des sièges sociaux, il est grand temps que les sociétés bénéficient d'un marché européen offrant des conditions analogues à celles d'un marché national !

Michel Menjucq, Les Echos
PROFESSEUR, ÉCOLE DE DROIT DE LA SORBONNE (UNIVERSITÉ PARIS-I),
Michel Menjucq, Les Echos
Anne Outin-Adam,, Les Echos
DIRECTEUR DU PÔLE DE POLITIQUE LÉGISLATIVE ET JURIDIQUE DE LA CCIP, EXPERT DU CLUB DES JURISTES.

LES ECHOS – 03/03/2011

Théorie « économique » de la révolution

La révolution tunisienne a été exceptionnelle à deux titres. Tout d'abord, elle a révélé un mécontentement populaire d'une ampleur insoupçonnée, sans complot préalable ni dimension autre, idéologique ou religieuse. Ensuite, cette révolution s'est exportée très rapidement et presque à l'identique dans plusieurs pays. Face à des événements aussi improbables, les économistes ont fait preuve d'une surprenante réserve, oubliant qu'il existe tout un ensemble de travaux consacrés à la « théorie économique de la révolution », dont les analyses sont très pertinentes sur au moins trois points :

Le caractère politiquement déstabilisant de la croissance. La Tunisie et l'Égypte, premiers pays concernés, font partie des pays arabes dont la croissance a été la plus forte et la plus régulière dans les années 2000 (avant la crise). Dès 1963, un auteur célèbre, Mancur Olson, a appelé l'attention sur les aspects politiquement déstabilisants d'une croissance longue : premièrement, elle bouleverse les structures économiques, ce qui multiplie le nombre des gagnants et des perdants ; deuxièmement, elle fait naître des anticipations très optimistes, qui, en cas de ralentissement, impliquent des réajustements douloureux ; troisièmement, elle accroît les attentes de la population vis-à-vis du gouvernement.

La transformation d'un mécontentement populaire en révolte de masse dans une autocratie est exceptionnelle. Selon Gordon Tullock, autre auteur célèbre, les révolutions sont très rares et leurs chances de l'emporter sont a priori très faibles. Elles peuvent en effet s'analyser comme la fourniture privée d'un bien public : un individu sait qu'il en bénéficiera même s'il ne participe pas aux actions révolutionnaires -il n'a donc aucun intérêt « rationnel » à le faire, compte tenu des risques personnels que cela implique. De plus, les gouvernements ont par définition un avantage considérable quant à l'usage de la violence (à condition qu'ils en assument les conséquences). Les autocraties ne peuvent alors être renversées que si une dissension a lieu à l'intérieur de la classe dirigeante, comme cela s'est produit en Tunisie, en Égypte ou en Libye (même si dans le cas présent les problèmes internes à la classe dirigeante ont été plus une conséquence qu'une cause des manifestations initiales).

Le caractère imprévisible des révolutions dans les régimes autocratiques a des raisons précises. Un troisième auteur important, Timur Kuran, inspiré par l'expérience de la révolution iranienne (1978-1979), s'appuie sur une distinction ingénieuse entre les préférences privées et les préférences publiques pour expliquer pourquoi « une étincelle peut mettre le feu à toute une prairie » (Mao Tse Toung). Dans un régime autocratique, afficher ses vraies préférences est très risqué. Les individus vont alors révéler des préférences publiques « stratégiques », c'est-à-dire plus en accord avec la pensée officielle. Toutefois, quand l'écart entre préférences privées et préférences publiques dépasse un certain seuil, un réajustement brutal se produit. La différence entre préférences privées et préférences publiques disparaît. La plupart des individus constatent alors qu'ils partagent les mêmes aspirations. L'effet de surprise s'explique donc simplement par le fait que, dans une autocratie, personne ne dispose d'une information correcte sur les vraies préférences des individus - ni le gouvernement, ni l'opposition, ni la population.

Il y a enfin un quatrième point qui, lui, n'est pas intégré dans la théorie : le rôle joué par une autre « révolution

», celle de l'information et du multimédia. Déjà, lors de la chute du mur de Berlin, on avait souligné l'impact de la télévision ouest-allemande en Allemagne de l'Est. Certes, les effets en cascade ne sont pas en soi des phénomènes nouveaux. Ils s'expliquent en général, très simplement, par des processus d'imitation : ce qu'un pays est parvenu à faire, un autre peut espérer le reproduire. Mais, avec l'Internet, les satellites et les téléphones mobiles sophistiqués, on peut maintenant transmettre n'importe quel type d'information n'importe où. Cela permet non seulement d'envoyer des témoignages à l'ensemble de la planète mais aussi de coordonner « en direct » l'action des manifestants, comme des armées en opération - et cela de façon quasi anonyme.

Jean-Dominique Lafay est professeur à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne

EL PAIS

03/03/2011

EDITORIAL

Asfixia laboral

El récord de paro en febrero ratifica la debilidad de la recuperación, amenazada por el petróleo

03/03/2011

El paro registrado en febrero confirma tristemente que la recuperación económica española es muy lenta y que no será suficiente para crear empleo neto y, en consecuencia, reducir el paro, durante 2011. Durante el mes de febrero, como estaba previsto, el registro de desempleados volvió a subir, en esta ocasión en 68.200 personas y llega ya a la cifra récord de 4,3 millones. Si los datos de paro son malos, los de contratación parecen incluso peores. El número total de contratos descendió casi el 9,5% durante el mes y el de contratos indefinidos cayó más del 8%. Todo lo anterior, más la bajada en la afiliación a la Seguridad Social, refuerza la tesis de que la reforma laboral, por sí sola, no genera empleo; solo favorece la creación de puestos de trabajo cuando sube la actividad económica.

La situación del mercado laboral es grave y no es momento de evasivas pueriles. Es cierto que a partir de marzo el desempleo puede empezar a descender muy lentamente y que la pendiente de caída se mantenga hasta los últimos meses del año, cuando puede experimentar algún repunte. Pero emergen dos factores dañinos para la tasa de paro (que medirá la EPA, y no el registro de parados). El peor, con mucho, es la subida del precio del petróleo, causada por las revueltas en el norte de África y Bahrein. Si el barril se mantiene por encima de los 100 dólares durante los próximos meses (en el sostenimiento de ese nivel influirá también la especulación en los mercados de futuros), la tímida recuperación económica, apenas un brote, se esfumará. Y lo mismo sucederá si el Banco Central Europeo comete el error de subir los tipos de interés para cortar las tensiones inflacionistas derivadas de las subidas del crudo. Puesto que las economías de Alemania y Francia están creciendo a buen ritmo, podría razonar equivocadamente el BCE, y la tasa de inflación de la eurozona se puede disparar hasta el 2% en 2011, un encarecimiento del dinero prevendría las subidas de precios.

Es probable, además, que cualquier tímida recuperación sea seguida inmediatamente por un aumento de la población activa. El panorama laboral, en conclusión, será oscuro incluso si no se aborta la reactivación y asistimos a una modesta creación de empleo durante los próximos meses. Porque una tasa de paro superior en todo caso al 19% durante el año constituye un esfuerzo ímprobo para las finanzas públicas. La Seguridad Social empieza a notar el impacto del coste del desempleo.

LE MONDE

03/03/2011

Echos déformés d'un modèle suédois en péril

LEMONDE | 02.03.11 | 13h58 • Mis à jour le 02.03.11 | 13h58

Fin janvier à Davos, les principaux ténors du gouvernement suédois vantaient leur modèle et recueillaient des lauriers pour la bonne santé de leur économie de la part de dirigeants européens envieux. A bien des égards, la Suède et les autres pays nordiques demeurent des pays remarquables quant à leur sérieux dans la gestion de crise, à leur capacité à prendre des décisions difficiles et, globalement, à la confiance des citoyens envers un système et des responsables politiques qui ne sauraient prendre le risque de se croire au-dessus des lois et du sens commun.

A Davos, le tigre suédois a été loué pour son dynamisme. Mais sa croissance est d'autant plus forte aujourd'hui - elle a atteint 7,3 % en 2010 - qu'elle avait d'abord plongé bien plus bas qu'en France, par exemple. Beaucoup de ses marchés sont en outre en Asie, où la reprise a été plus précoce. Ces résultats suédois viennent aussi du fait que la Suède n'est pas dans la zone euro, qu'elle a vu la couronne se déprécier beaucoup face à l'euro au moment de la crise mondiale, ce qui a permis à ses nombreuses multinationales de remplir les carnets de commandes dès les premiers signes de reprise en dehors de l'Europe. Aujourd'hui, la couronne est très forte, et les exportations vont en pâtir. La croissance va se tasser. Mais on a toujours besoin d'un modèle. Le tout est de savoir de quel modèle on parle.

Au moment de Davos, l'ONG suédoise Sauvez les enfants mettait la dernière main à un rapport alarmant publié début février : pour la première fois depuis dix ans, le nombre d'enfants pauvres augmente en Suède. Le rapport montre clairement que les écarts se creusent entre les pauvres et les riches. La pauvreté, évaluée à un revenu qui est en dessous de la barre des 60 % du revenu médian, fait que les Suédois considérés comme pauvres sont passés de 8,4 % à 13,4 % de la population ces dix dernières années.

La tendance n'est pas neuve mais s'aggrave, d'autant plus nettement depuis l'arrivée au pouvoir du gouvernement de centre-droit en 2006. Elle bat en brèche les fondements du modèle nordique, celui vanté par le gouvernement suédois à Davos, qui repose au contraire sur un développement de la société qui ne laisse personne sur le bas-côté. "La Suède se rapproche de plus en plus des autres pays d'Europe de l'Ouest", constatait Tapio Salonen, le chercheur responsable de l'étude. Ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, quand tant de pays européens lorgnent au contraire sur la Suède.

L'une des principales explications de cette dégradation tient aux réformes réalisées depuis fin 2006 par l'actuel gouvernement de centre-droit : celles-ci favorisent les Suédois qui travaillent. Ceux-ci ont vu leurs impôts baisser. Mais pour ceux qui ne sont pas ancrés solidement dans le monde du travail, qu'ils soient chômeurs, malades ou en réinsertion, les programmes d'aide ont diminué.

Les assurances sociales ont été détériorées par les fortes hausses des cotisations aux caisses de chômage, ce qui a eu pour conséquence que de nombreux Suédois n'ont plus les moyens d'y cotiser. Aujourd'hui, en Suède, moins de 40 % des chômeurs perçoivent des allocations-chômage. Les autres dépendent de l'aide sociale.

Dans la Suède d'aujourd'hui, note la présidente de Sauvez les enfants, il y a des enfants qui se gavent à l'école le midi, car ils n'ont rien à manger le soir chez eux.

De quel modèle parle-t-on alors ? Le gouvernement actuel avait entamé des réformes selon son agenda politique, dans une direction libérale qui consiste à introduire plus de solutions privées dans l'Etat-providence et à affaiblir - quoiqu'il s'en défende - les syndicats. LO, la principale fédération, a perdu 25 % de ses adhérents en dix ans, avec une accélération depuis cinq ans. "C'est à terme une menace contre le modèle suédois", a déclaré Claes Strath, directeur de l'Institut de la médiation. Mais la droite ne fait qu'occuper le terrain sémantique laissé vacant par la social-démocratie suédoise, à l'image de ce qui se passe dans le reste de l'Europe. La Suède se normalise.

A l'instar d'autres pays européens, la droite suédoise - c'est vrai aussi au Danemark - a su adapter son discours et, dans certains cas, son action. Alors qu'elle pourfendait l'Etat-providence, la droite - au premier rang de laquelle le parti conservateur - en a adopté la terminologie. A l'étranger, elle en vante les vertus. Chez elle, elle évite de s'y attaquer, depuis qu'elle a réalisé que les Scandinaves étaient prêts à payer des impôts élevés - que le gouvernement baisse par petites touches - pour un système qui fonctionne.

A l'inverse, l'opposition social-démocrate, historiquement dépositaire de ce modèle, se démène sans convaincre pour tenter de se réapproprier le grand récit de la construction de la société d'Etat-providence. C'est l'une des grandes leçons de la deuxième défaite d'affilée des sociaux-démocrates suédois aux élections législatives en 2010 : les sociaux-démocrates, qui s'étaient enlignés dans des batailles de porte-monnaie, ont perdu le sens de l'épopée. Ils sont en pleine refondation pour nommer fin mars un nouveau dirigeant capable

de les faire rêver, si possible. La partie ne semble pas gagnée.

EUROPE – POLITICS / POLITIQUE

FINANCIAL TIMES

03/03/2011

Warning over temporary workers

By Andrew Baxter

Published: March 2 2011 17:25 | Last updated: March 2 2011 17:25

After years of strident debate and intense political lobbying by business interests and trade unions, a flurry of scholarly endeavour has broken out in the temporary recruitment market.

Agencies who provide temporary workers – notably in education, health, agriculture and office staff – and their clients across the public and private sectors are getting their heads round the 35-page Agency Workers Regulations 2010 before they come into force in October.

“There is widespread belief that the regulations are impossible for mere mortals to understand,” says Andy Smith, head of regulation and employment at Adecco, a large temporary work agency.

The new rules are simple in essence – after 12 weeks in an assignment, an agency worker is entitled to the same pay and conditions as a permanent employee doing comparable work. The agency and client can be separately responsible for ensuring this happens. But the devil is in the details.

There are two clear messages for organisations that regularly hire workers from agencies for more than 12 weeks – have a plan, and don’t push your luck in trying to get round the rules. Yet a report out this week from Randstad, another big agency, found only 7 per cent of UK employers had assessed how they would be affected by the AWR.

The former Labour government fretted for years over how and when to implement the European Union’s agency workers directive. The issue is particularly sensitive in the UK because about 4 per cent of the workforce is provided through temporary employment agencies, nearly double the European average

Eventually, the UK legislation was laid before parliament just before Labour left office, but Lord Mandelson, business secretary at the time, delighted employers by delaying its implementation until the latest possible date.

When the Tory-Liberal Democrat coalition took over at Westminster, hopes were raised among employers that the new rules would be softened, but the government said last October that it would not make changes. It feared legal challenges because the regulations – and especially the 12-week rule – are based on an agreement brokered by Labour between the Trades Union Congress and the CBI employers’ group.

With time pressing, the temporary recruitment sector is stepping up its education drive, conscious that tight budgets could preclude much official advertising and publicity. General awareness of the AWR has risen from 20 per cent of employers 18 months ago to more than 80 per cent at the end of last year, according to surveys by the Recruitment and Employment Confederation.

“Employers are starting to move beyond awareness to understanding the nitty-gritty, what the AWR will mean in practice, how they will implement it, and what impact it will have on cost and risk,” says Tom Hadley, the REC’s head of policy and professional services.

Popular questions asked at Adecco’s seminars (see box, above) show that HR managers are thinking about detailed “what-if” scenarios. Mr Smith says he has been encouraged by how many attendees feel more comfortable with the new rules after the seminars, compared with beforehand.

But there remains a knowledge deficit: “Smaller SME clients are still in a state of blissful ignorance, and we are making it our business to go round them all,” says Brian Wilkinson, head of Randstad’s UK business.

“There is still a lot of naïveté out there. When we’ve talked to some customers about what is coming down the

track, they say [of the AWR]: ‘Maybe we just won’t do it. Who’s going to come and check?’”

In fact, as Mr Wilkinson notes, the rules have been very carefully drawn to prevent agencies or hirers trying to find ways round them. “Anyone who goes against the spirit of the law is likely to be caught, and we are advising clients that that is not the way to proceed, if only because of the reputational damage that could result.”

Niggardly clients, for example, may decide to turf agency workers out after 11 weeks on the job. Mr Smith says he does not believe a significant number of organisations will be so simplistic. “It’s wasteful of someone who has proved their worth to the organisation, and could cause continuity problems,” he says.

A worry for agencies is that clients will reduce temporary hiring because they are unaware of the rules’ limits. Mr Hadley says the flexibility that temporary work gives employers – engaging workers quickly as needs change – will not be impacted fundamentally. Overtime and holiday payments are included, but redundancy and notice periods are not.

European directives are often criticised for being counterproductive, and it would be perverse if legislation designed to improve the lot of the UK’s 1.3m agency workers resulted in them getting less work. As Mr Wilkinson notes, the better the package, the more people will be attracted into temporary working as a lifestyle choice, and that will be good for both agencies and their clients.

Another worry for both agencies and hirers is the wording of the new rules, as was highlighted at a recent seminar in London held by de Poel, a managed services provider that works with agencies on behalf of clients.

When, for example, an agency worker is switched by the hirer from one assignment to another, the clock goes back to day one if the new role is “substantively different”. A move from the production line to office work would count as substantive, according to Joe Tully, de Poel’s legal director, but what about a switch from one production role to another?

The recruitment industry’s hopes for greater clarity rest to a large extent on “guidance notes” expected in the spring from the Department of Business. A small group including top agencies, the REC, TUC and CBI is helping the department on this.

Inevitably, the process has provided an opportunity for last-minute lobbying but Adecco’s Mr Smith says discussions have been constructive, and he sees a “clear desire by government to get as much clarity as it can, and a strong motivation to make [the AWR] as easy as possible to understand”.

James Cox, who heads the UK employment practice at Gibson, Dunn & Crutcher, the law firm, agrees that the guidance will be very helpful on a practical level for businesses. But he says the courts and employment tribunals “will have regard to the guidance issued by the government, but will not be bound by it...The focus for we lawyers has been, and always will be, the legislation itself.”

Mr Cox believes test cases are inevitable because of “grey areas” in the legislation, and also points out that “shaking an agency worker’s hand after 11 weeks and saying goodbye” does not, in itself, contravene the legislation. He says the anti-avoidance sections are aimed, rather, at employers who “rotate agency workers round different roles so they can argue they have not been continuously employed in one role, or send them off for a few weeks then bring them back again so they can argue that has broken the continuity of the engagement”.

As Jonathan Fletcher, procurement director at TDG, the Manchester-based logistics company and a de Poel client, puts it: “It’s very important to ensure companies are prepared, understanding how to be compliant before the law comes into effect. The first company that goes through an [AWR-related] employment tribunal will get a lot of attention.”

FINANCIAL TIMES – 03/03/2011

Lack of reform hits Croatia’s EU hopes

By Neil MacDonald in Belgrade and Neil Buckley in London

Published: March 2 2011 17:46 | Last updated: March 2 2011 17:46

Croatia's hopes of wrapping up accession talks with the European Union in June were in doubt after EU officials said it needed to do more work on fighting corruption and reforming its judicial system.

The latest progress report approved by the European Commission on Wednesday cited Croatia's lack of a "track record" in appointing independent judges and prosecuting high-level corruption, in spite of taking steps in the right direction.

The report was a setback for officials in Zagreb who had hoped for a more positive assessment. Neighbouring Hungary, holder of the EU presidency until June, had also hoped to oversee completion of Croatia's membership talks – the last external hurdle except ratification by all 27 member states – opening the way for the country to join by 2013.

But too much remained unfinished for Croatia to close its toughest negotiating chapter, on the judiciary and human rights, in under four months, EU diplomats said.

"There is no doubt whatsoever that Croatia should and will be part of the EU. But it has to fulfil the criteria that are the bedrock of our union of values: judiciary and fundamental rights. And Croatia's not there just yet," said one Brussels-based diplomat.

The assessment was a blow, too, for a Croatian government that has recently faced protests over high unemployment and weak growth and has made EU entry the centrepiece of its programme. Croatia's progress towards membership is being watched by other former Yugoslav neighbours – particularly Serbia, which hopes to begin accession talks this year. It is struggling to meet standards on fighting corruption and on legal reform that were toughened after western EU states complained Romania and Bulgaria were given too easy a ride before they joined in 2007.

Jadranka Kosor, Croatia's prime minister since 2009, launched a campaign against corruption to prove the country's EU readiness.

Her predecessor and political mentor, Ivo Sanader, has been in custody in Austria since December on suspicion of money laundering and embezzlement of millions of euros.

A former deputy prime minister, former defence minister and heads of state-owned companies have received prison terms in a wave of corruption trials.

Croatian officials on Wednesday remained upbeat about meeting their target dates, noting improvements since the last progress report was published in December.

"We are confident based on our self-assessment . . . that this is an irreversible process," said Davor Stier, special envoy on Euro-Atlantic integration. "Political obstacles in the EU, if any, will have a negative impact, but can't stop the process."

Croatia's entry could also, conceivably, be foiled by its citizens, whose scepticism about the bloc has risen in the downturn and amid frustration over the length of the accession process. But most would still vote yes to membership in a final referendum, polls show.

Accession talks started in 2005, after UN war crimes prosecutors confirmed that Zagreb was co-operating in catching suspects for trial in The Hague.

FINANCIAL TIMES – 03/03/2011

Merkel names ally as new defence minister

By Gerrit Wiesmann in Berlin

Published: March 2 2011 14:23 | Last updated: March 2 2011 17:39

The resignation of German defence minister Karl-Theodor zu Guttenberg forced chancellor Angela Merkel to launch a mini reshuffle that will put one of her most trusted colleagues in charge of key armed-services reform..

Ms Merkel said she had picked Thomas de Maizière to become the new defence minister, opening the way for Hans-Peter Friedrich, a senior conservative member of parliament, to succeed Mr de Maizière as interior

minister.

Karl-Theodor zu Guttenberg - Feb-09..The move showed how seriously Ms Merkel is taking army reform outlined by Mr zu Guttenberg, which has already led to the end of national service and is meant to shrink the Bundeswehr from 250,000 to around 185,000 soldiers.

Mr de Maizière, who has served Ms Merkel since 2005 as head of the chancellery and then interior minister, is reputed to be an excellent administrator – one who likes to get things done away from the glare of television cameras.

In that, the 57-year-old is very different from his predecessor, who became the nation's most popular politician by cultivating the press with a can-do persona, ruined when it emerged he had plagiarised parts of his PhD thesis.

Mr de Maizière's authority looks set to be bolstered by the fact that his father Ulrich was the army's military chief from 1966 to 1972 and developed the idea of soldiers as "citizens in uniform", a tenet some now see threatened by reform.

Ms Merkel said Mr de Maizière had "a brilliant intellect" and "an exemplary sense of duty", which would allow him quickly to win the trust of the Bundeswehr and "resolutely proceed" with Mr zu Guttenberg's reform plans.

Ms Merkel's decision to put a fellow Christian Democrat in the defence ministry followed intensive talks with Bavarian sister-party the Christian Social Union (CSU), which laid claim to the defence post when the government was formed in 2009.

In pushing for Mr de Maizière, officials said, Ms Merkel offered the CSU the right to nominate the new interior minister; after two state-level ministers cried off, Mr Friedrich was said to have accepted the job.

Although the CSU is known for tough talk and law-and-order leanings, the 54-year-old Mr Friedrich has proved to be a thoughtful parliamentarian, who at times disappointed more raucous colleagues by avoiding vitriolic declamations.

Andreas Busch, a political scientist at the University of Göttingen, said Mr de Maizière could be seen as "the ultimate safe pair of hands. He's a great administrator who doesn't seek the limelight – something like an anti-Guttenberg."

Mr Friedrich is a moderate in the coalition's conservative wing, Mr Busch added. "But his appointment is throwing a bone to the conservatives. It'll allow them to bash the law-and-order drum in a way they couldn't under de Maizière."

With the confirmation of both men by federal president Christian Wulff no more than a formality, government officials hope the chancellor can quickly regain her step as a key state election in Baden-Württemberg looms at month's end

FINANCIAL TIMES – 03/03/2011

EU pact proposals will 'not end this crisis'

By Quentin Peel in Berlin

Published: March 2 2011 16:13 | Last updated: March 2 2011 16:13

Germany and France are pushing for the wrong solution to the eurozone economic crisis by demanding a "pact for competitiveness", say Germany's opposition Social Democrats.

The European Union should focus instead on immediate measures to restore confidence in financial markets, including boosting the size of the €440bn (\$610bn) rescue facility for debt-laden eurozone states, said Frank-Walter Steinmeier, parliamentary leader of the SPD in Berlin.

..The Franco-German initiative also comes in for criticism from Romano Prodi and Jacques Delors, two former European Commission presidents. Writing in today's Financial Times, they warn the "pact for competitiveness" would be ineffective.

The EU should also concentrate on relieving the European Central Bank of tasks that are essentially fiscal rather than monetary policy measures such as bond-buying in secondary markets, and consider “cautious steps” towards launching European sovereign bonds, Mr Steinmeier, the former German vice-chancellor and foreign minister, said.

In an interview with the FT, he insisted that his party would back a “courageous” pan-European solution to the crisis in the German Bundestag. Angela Merkel, German chancellor, could rely on a majority in the parliament, he said.

Mr Steinmeier’s criticism goes to the heart of German strategy in Brussels, which is centred on the so-called “pact for competitiveness”, intended to co-ordinate future economic policy within the eurozone. The Franco-German proposal includes measures such as raising retirement ages, strict budget controls, harmonising corporate tax bases, and banning wage indexation agreements.

“It may be a crisis programme,” he said, “but if it is, then it is for another crisis than the one we have . . . Not a single element is appropriate to end this European crisis, which is not so much a currency crisis, but rather one caused by economic instability in big parts of Europe.”

The core question at next month’s EU summit should be whether the eurozone rescue facility was big enough to calm the financial markets, he said. The agenda should also include the role of the ECB in the crisis, and whether steps should be taken towards launching European bonds, “whether they are called euro-bonds, or something else”.

It was also necessary to decide – not just for Greece but for other countries – whether debt restructuring involving private sector creditors was needed, Mr Steinmeier said. He argued last year in the FT for an “intelligent haircut” for bondholders by restructuring Greek, Irish and Portuguese debt.

Mr Steinmeier rejected suggestions in Brussels and some EU member states that Ms Merkel might face a backlash in state elections if she gave away too much in the eurozone negotiations.

“No election in Germany, and certainly no regional election this year, will be decided by Europe,” he said. The biggest problem for the chancellor lay not with pro-European opposition parties, including the Greens as well as the SPD, he added, but with her Free Democrat coalition partners, who have adopted an increasingly critical line towards any hint of a German “bail-out” for eurozone members in Brussels.

In an article published by the Frankfurter Allgemeine Zeitung at the weekend, Guido Westerwelle, foreign minister and leader of the FDP, set a series of “red lines” for his party, including a ban on the use of the €440bn European financial stability facility for any bond-buying.

Mr Steinmeier criticised Ms Merkel’s government for negotiating Franco-German deals in back rooms and ignoring Germany’s traditional close ties to the smaller EU member states. “That art seems to have been lost,” he said.

He also warned that a decision by Axel Weber, president of the German Bundesbank, not to be candidate for the job of ECB president was a “huge setback” for Germany.

“Germany has lost not just an ECB president but its whole European personnel policy has been smashed,” he said. “After Weber’s withdrawal, the German presence in top European jobs is meagre.”

After the last European elections in 2009, Germany was very modest when it came to filling European Commission jobs and key positions in other European institutions, he said, because Berlin expected to get the central bank presidency as its “keystone”.

THE FINANCIAL TIMES – 03/03/2011

Competition for the competitiveness pact

March 1, 2011 1:27 pm by Peter Spiegel .

2. On Monday, we had a scoop on a new effort by the European Union’s two presidents, José Manuel Barroso and Herman Van Rompuy, to revive a “pact for competitiveness” – an economic coordination scheme among the 17 eurozone countries that would entail significant new austerity measures.

For the benefit of our readers, we thought we'd post a copy of the Barroso-Van Rompuy plan's four-page outline, which was distributed to eurozone "sherpas" – the economic officials in each country responsible for negotiating the deal – at a closed-door meeting Monday ([click here to see the pdf](#)).

By way of background, the Barroso-Van Rompuy plan is an effort to find some compromises after a similar German-backed plan went haywire at the February EU heads of government summit.

As we described in our story, the key difference is that the new plan uses the EU's Brussels-based bureaucracy to administer the pact (the German plan was originally coordinated in national capitals) and sands off some of the sharper edges of the German proposal – including dropping the requirement for coordinated corporate taxes, a particularly contentious issue in low-tax Ireland.

The key parts to look at begin on page two, under the section "performance indicators and policy reforms," which revisits some of the most controversial proposals in the German plan, including so-called debt brake laws, raising pension ages, and curbing wage raises.

FINANCIAL TIMES – 03/03/2011

Spanish unemployment continues to climb

By Miles Johnson in Madrid

Published: March 2 2011 12:37 | Last updated: March 2 2011 15:42

The number of people registering as unemployed in Spain rose to 4.3m in February, with more than a fifth of the labour force remaining out of work, as economists warned that a recovery was unlikely until next year.

Weakness in the country's services and agricultural sectors saw the number of registered unemployed rise by 1.6 per cent from the month before, representing more than 20 per cent of the workforce and more than double the eurozone average.

Bangladesh escalates anti-Yunus campaign - Feb-28..The collapse of Spain's debt-fuelled housing and construction boom two years ago triggered sustained job losses, putting pressure on the country's socialist government which has repeatedly emphasised its commitment to reducing unemployment.

Labour ministry statistics, which are not seasonally adjusted, showed that benefit claimants increased by 68,260 in February, following an increase of 132,930, or 3.2 per cent, in January.

"The Spanish economy is still stuck in the bottom of the recession and the Spanish labour market has severe problems. Unless there are some further serious reforms, rather than cosmetic ones, we are not going to see a recovery," said Javier Díaz-Giménez, professor of economics at the IESE Business School.

Spanish unemployment climbed back above the 20 per cent level at the end of last year, after quarterly data released by the National Statistics Institute in October showed the number out of work falling for the first time in three years.

Spain, which has youth unemployment levels of more than 40 per cent, saw the number of claimants aged under 25 rise by 5 per cent by 22,555 from January, compared with a 1.2 per cent increase in those aged 25 and over.

Mari Luz Rodríguez, Spain's secretary of state for employment, said that while the increase represented "bad news", the increase for February was lower than that seen in the two previous years.

Economists said that unemployment was likely to remain higher than 20 per cent for the rest of the year and that this would continue to limit the consumer spending needed to boost domestic Spanish business.

"The latest unemployment data were very disappointing, providing further evidence that negative sentiment in the household economy is going to linger during 2011," said Raj Badiani, economist at IHS Global Insight.

Job losses were greatest in the services sector, where 39,569 jobs were lost, and in agriculture which shed 8,614. The monthly increase in the number of people claiming benefits who were previously without employment rose by 3.8 per cent to 13,968.

Because the Spanish labour ministry data is not seasonally adjusted some economists argue that it can be

difficult to identify trends, with the increased hiring of temporary workers during the holiday season a possible contributor to the increase in claimants in the services sector.

"I would be very surprised if the Spanish economy grew above 1 per cent this year, and that is a serious problem as that is 1 per cent less than the EU average, and 2 per cent less than Germany," said Mr Díaz-Giménez

LES ECHOS

03/03/2011

Séance d'explications entre José Socrates et Angela Merkel

José Socrates s'est rendu hier à Berlin. Objectif : inciter Angela Merkel à agir en faveur de l'adoption rapide d'un mécanisme européen efficace de gestion des crises.

Ecrit par

Massimo PRANDI

Journaliste

Décidément, Berlin est un passage obligé pour tout Premier ministre en fonction ou putatif d'un pays européen en difficulté financière. Ainsi Enda Kenny, le probable prochain chef du gouvernement irlandais, est allé, le 14 février, rencontrer la chancelière allemande. Hier, c'était au tour de José Socrates, le Premier ministre portugais. Les deux responsables politiques ont souvent affiché des opinions divergentes ces derniers mois. Angela Merkel a moult fois demandé à José Socrates d'accepter sans tarder une aide financière étrangère. Dernièrement, la pression des grandes capitales européennes a monté d'un cran pour persuader Lisbonne.

Hier, l'agence de notation financière Standard & Poor's a prolongé la période de surveillance négative de la dette souveraine portugaise. Pour elle, ce pays pourrait être contraint de faire appel aux capitaux du Fonds européen de stabilité financière et du FMI car les sources de financement du pays sont limitées et ses besoins d'argent frais extérieur élevés. L'agence estime ces besoins à bien plus de 200 % des recettes courantes de l'Etat prévues en 2011.

En ligne avec la zone euro

Toujours hier, Lisbonne a marqué un petit point dans ce domaine. L'agence qui gère la dette publique a levé 1 milliard d'euros de bons du Trésor à 6 et 12 mois, à un taux de 4,057 % pour le 12 mois. Un rendement comparable à celui de l'émission d'il y a un mois. La demande de titres a été forte, démontrant, selon les autorités portugaises, que le pays ne fait pas face à des difficultés de financement insurmontables.

Dans une interview parue lundi dans « El País », Fernando Teixeira dos Santos, le ministre des Finances, a déclaré que la situation de la dette portugaise est en ligne avec la moyenne de la zone euro. Il a ajouté que le gouvernement fera tout son possible pour ramener le déficit budgétaire de 7 % en 2010 à 4,6 % cette année. Et si cela ne suffit pas, l'exécutif portugais est prêt à prendre des mesures d'austérité supplémentaires, a affirmé lundi José Socrates à Reuters-Radio TSF. Fin février, Fernando Teixeira dos Santos avait rappelé que le Portugal avait déjà collecté environ le tiers des 20 milliards d'euros qu'il doit lever en 2011.

Lisbonne est convaincu que la spéculation financière qui frappe sa dette souveraine n'est pas la conséquence de l'état de ses finances publiques. Le gouvernement portugais accuse l'Europe d'avoir réagi tard et mal à la crise grecque. Façon de faire comprendre que si le Portugal doit demander un prêt de sauvetage, ce ne sera pas sa faute. A Berlin, José Socrates a une nouvelle fois plaidé en faveur d'une mise en place rapide de mécanismes européens de gestion commune des crises. Angela Merkel a bien entendu le message. Mais, avant d'agir, elle doit surmonter les réticences allemandes à financer les cigales européennes au bord de l'asphyxie financière.

M. P., Les Echos

LES ECHOS – 03/03/2011

Le plan budgétaire hongrois jugé peu convaincant

La Hongrie veut ramener sa dette publique à 65 %-70 % du PIB d'ici à la fin 2014. Au menu, des coupes budgétaires et des rentrées fiscales supplémentaires assurées essentiellement par les sociétés. Le plan est jugé trop vague.

Ecrit par

Massimo PRANDI

Journaliste

La présentation, mardi, du plan de discipline budgétaire représentait une occasion majeure pour restaurer la crédibilité du gouvernement hongrois. Occasion partiellement manquée, si l'on en juge par les commentaires mitigés. Les critiques ne se concentrent pas sur les objectifs mais sur les moyens pour les atteindre, considérés comme trop vagues.

Le gouvernement s'est engagé à ramener la dette publique à 65 %-70% du PIB à la fin 2014 contre 80 % actuellement. Il entend aussi ramener le déficit budgétaire, anticipé à 2,9 % cette année, à 2,5 % en 2012 puis à 2,2 % en 2013. Comment ? D'abord en réduisant de 900 milliards de forints (3,3 milliards d'euros au taux de change actuel) les dépenses prévues l'an prochain. Un montant supérieur de 100 à 200 milliards de forints aux prévisions des experts (370 à 740 millions d'euros). Parmi les mesures prévues, des coupes claires dans les transports publics, les pensions d'invalidité, les retraites et les subventions de l'Etat aux médicaments. Les chiffres de certaines économies, à l'instar de la réduction des aides aux prix des médicaments, apparaissent « excessivement optimistes » à Peter Attard Montalto, économiste chez Nomura.

Inquiétudes

Mais l'essentiel des critiques porte sur les rentrées fiscales. L'exécutif magyar va prolonger d'un an, jusqu'à la fin 2012, la collecte de l'impôt exceptionnel sur le secteur financier. Des informations non officielles font état de la volonté de Budapest de revenir sur sa promesse de diminuer de 19 % à 10 % l'impôt sur les sociétés à l'horizon 2013-2014. Le gouvernement envisagerait désormais de faire bénéficier cette nouvelle fiscalité aux seules PME. Cela en rajoute aux inquiétudes suscitées par l'adoption d'une taxe exceptionnelle sur le chiffre d'affaires des principales entreprises de la grande distribution, des télécommunications et de l'énergie. Cette taxe, dite de crise, qui vise essentiellement des groupes étrangers, reste en vigueur jusqu'à la fin 2013. Enfin, le plan gouvernemental hongrois a déçu parce qu'il ne contient aucune précision sur les réformes structurelles pourtant réclamées par les marchés et les agences de notation financière. Réformes jugées indispensables pour une bonne gestion durable des finances publiques.

M. P., Les Echos

EL PAIS

03/03/2011

Merkel respalda a Sócrates pero le pide más medidas de ajuste

El primer ministro de Portugal apoya un pacto europeo de competitividad

FRANCESC RELEA - Lisboa - 03/03/2011

La canciller alemana, Angela Merkel, elogió ayer el plan de ajuste aprobado por Portugal pero reclamó al primer ministro luso, José Sócrates, más medidas de austeridad.

La canciller alemana, Angela Merkel, elogió ayer el plan de ajuste aprobado por Portugal pero reclamó al primer ministro luso, José Sócrates, más medidas de austeridad. Este fue el mensaje de mayor calado que trascendió de la conferencia de prensa conjunta al término de una reunión de 45 minutos entre los dos líderes en Berlín.

En buen tono y midiendo las palabras, Merkel expresó su confianza en que el Gobierno portugués seguirá dando "pasos en la buena dirección". Después de que Sócrates reafirmara que su país no necesita ayuda externa, la canciller alemana aprovechó para precisar que nunca había declarado nada en sentido contrario. Añadió que en la reunión no se discutió la hipótesis de que Portugal pudiera beneficiarse del fondo de rescate de la zona euro, y destacó el "coraje" de los pasos que está dando el Gobierno luso.

Un Sócrates sonriente subrayó el resultado "histórico" de las cuentas públicas de enero y febrero y aseguró que Portugal "tiene condiciones para resolver sus problemas solo". El primer ministro dijo estar seguro de que las instituciones europeas harán lo que deben", y de que habrá "un pacto para la competitividad que mejorará y profundizará el proyecto europeo".

La reunión entre Merkel y Sócrates, no obstante, no alivió un ápice la presión de los mercados que, por decimonoveno día, mantuvieron por encima del 7% los tipos de interés de las obligaciones del Tesoro portugués a diez años. Ayer llegaron al 7,46%. El Financial Times lanzó el domingo una nueva carga de profundidad en un artículo sobre la deuda portuguesa, en el que recordaba que Grecia e Irlanda recurrieron a la Unión Europea y al Fondo Monetario Internacional (FMI) después de que los tipos de sus obligaciones subieron por encima del 7% durante 13 y 15 días, respectivamente.

El Gobierno resiste a las peores premoniciones, pero a veces se escapa alguna señal de que no las tiene todas consigo. Ocurrió el lunes pasado en Lisboa, durante la conferencia sobre la deuda portuguesa organizada por la agencia Reuters. Ante un selecto público de banqueros, empresarios y financieros, el ministro de Finanzas, Fernando Teixeira dos Santos, insistió una y otra vez en los esfuerzos que realiza Portugal y en que el problema no es de un país, sino de toda la Eurozona, por lo que la solución debe ser conjunta. Y concluyó: "Me temo que si Europa no da los pasos necesarios, el esfuerzo será en vano".

El Tesoro portugués colocó ayer 1.000 millones de euros en letras a seis y 12 meses, con una leve mejora en el tipo de interés, entre el 2,9% y el 4,05%, con relación a la anterior subasta de principios de febrero. Asimismo, retiró del mercado 110 millones en obligaciones del Tesoro, en una operación de recompra de deuda.

Por su parte, la agencia de calificación de crédito Standard & Poor's ha decidido mantener la "vigilancia con implicaciones negativas" sobre la nota de solvencia de Portugal, que actualmente está en A- a largo plazo, y en A-2 a corto.

Las autoridades portuguesas luchan contra reloj para evitar tener que pedir el rescate la UE y FMI antes de que se celebren las cumbres europeas de los próximos 11 y 24 y 25 de marzo, informa Andreu Missé. Lisboa confía en que en estos encuentros los líderes acuerden aumentar y flexibilizar los procedimientos para recurrir al Fondo Europeo de Estabilidad Financiera (FEEF) y nuevos criterios para el futuro Mecanismo Europeo de Estabilidad, con lo que los mercados podrían aflojar la presión sobre el país. Si se amplían los usos del FEEF, Portugal podría emplear sus recursos sin que ello supusiera un rescate ni retirarse del mercado.

En Bruselas las autoridades comunitarias siguen de cerca los esfuerzos que está realizando el Gobierno de Portugal para reconducir el déficit y poner en marcha las reformas estructurales anunciadas, conscientes de que sus resultados serán determinantes para convencer a los mercados.

EUROPE – ECONOMY / ÉCONOMIE

FINANCIAL TIMES

03/03/2011

EU must take the lead on Robin Hood tax

Share The Guardian, Thursday 3 March 2011 Article historyNext Tuesday the European parliament is set to decide where it stands on the idea of a "Robin Hood tax". For too long the financial sector has been undertaxed. In the wake of the financial crisis, taxpayers provided billions in exceptional support to the industry, in the EU and globally. Now that the sector has returned to profit it is time for it to contribute its fair share.

The Robin Hood tax, or financial transaction tax (FTT), an idea that has existed since 1939, has gained new momentum and is the next crucial step for the EU.

An FTT is a key tool to put an end to tax injustice. Currently the main tax burden falls on employment and businesses, while the financial sector remains largely exempt from taxation. The FTT will enable this sector to contribute to the cost of recovery from the crisis, for which it bears the main responsibility.

Alongside the establishment of the new supervisory and regulatory framework in the EU, the FTT can be an

important tool to tackle the excessive risk-taking, unsustainable speculation, short-termism and opacity in the system that has had such devastating consequences for the global and European economy.

Today, as the euro area's debt crisis unfolds, it is time to engage in a reform that restores financial markets to their basic function – financing the needs of the real economy. And we must challenge the claim of the financial services lobby that it is a "blow to the competitiveness of the European economy" to discourage risky short-term transactions; the real blow to the EU's competitiveness is to continue placing the tax burden on employment and real investment.

A financial transaction tax on a global level is the optimal solution, but the difficulty in finding agreement on the G20 level cannot be an excuse for the EU not to act. Europe must take the lead with a financial transaction tax at EU level.

Pervenche Beres MEP (France), Udo Bullmann MEP (Germany), Leonardo Domenici MEP (Italy), Elisa Ferreira MEP (Portugal), Arlene McCarthy MEP (UK) and Anni Podimata MEP (Greece)

FINANCIAL TIMES – 03/03/2011

S&P warns on Portuguese bail-out

By Peter Wise in Lisbon

Published: March 2 2011 10:09 | Last updated: March 2 2011 12:39

Standard & Poor's, the rating agency, says Portugal will be forced to seek an international bail-out if the country's sources of external financing remain as restricted as they are now.

The agency also warned that it would downgrade Portugal's credit rating if European Union policymakers decided this month to make bail-out loans conditional on debt restructuring.

Portugal poised for sharp deficit reduction - Feb-22..The warnings came ahead of a meeting between José Sócrates, Portugal's prime minister, and Angela Merkel, the German chancellor, in Berlin on Wednesday to discuss measures to deal with the eurozone debt crisis.

Shortly before leaving Lisbon, Mr Sócrates told the Financial Times he was in favour of greater economic cooperation between EU countries so that the bloc could "advance together" to resolve the crisis.

Portugal faced pressures, but would "defend itself with dignity", he said, dismissing a report that he would announce new austerity measures in Berlin as "total nonsense".

Portugal insists that it has no need of a financial rescue and can continue to finance its debt in the market.

But S&P said the country's "high external financing needs and limited funding sources" could force Mr Sócrates to seek help from the European financial stability facility, the EU's bail-out fund, and the International Monetary Fund.

Portugal's benchmark market interest rates have been higher than 7 per cent, a level widely considered unsustainable, for 19 consecutive days, longer than Greece and Ireland managed before they were forced to seek bail-outs.

Portugal sold €1bn in short-term Treasury bills in two auctions on Wednesday, paying higher interest rates than in similar auctions earlier this month. But demand remained solid at 2.6 and 3.1 times the amount on offer.

The public debt agency also bought back €110m in outstanding government bonds due to mature in April and June.

Filipe Silva, head of debt trading at Portugal's Banco Cargosa, said the three auctions showed Portugal "continues to be able to finance itself without great difficulty" and that investors were confident in the government's capacity to redeem outstanding bonds.

Eileen X Zhang, a S&P credit analyst, said Portugal overseas borrowing needs this year were among "the highest in the eurozone" at more than 200 per cent of forecast current account receipts.

Portuguese banks were heavily dependent on short-term funding from the European Central Bank, she added. Several government-owned companies were also under considerable liquidity pressures.

“We believe that if the source of external financing for the Portuguese economy were to remain restricted, the government would have to approach the EFSF to avoid an even more severe economic contraction,” she said.

S&P warned it would downgrade Portugal's sovereign debt rating by one or two notches if European leaders decided later this month to require borrowers from the European Stability Mechanism – due to replace the EFSF in 2013 – to restructure their government bonds and make the ESM a preferred creditor.

However, the agency decided not to downgrade Portugal immediately, as many analysts had expected. Instead, it kept the country on negative ratings watch, implying a downgrade could be made within three months.

S&P upheld its A-rating for Portugal's long-term debt and A2 for short-term borrowing. In December, Fitch Ratings downgraded Portugal's long-term rating to A+ and Moody's placed Lisbon's A1 rating on review for a possible downgrade.

S&P noted that the Portuguese government had made progress with “fiscal stabilisation and economic reforms” in recent months.

According to Lisbon officials, tough austerity measures introduced in January were having a positive impact on the budget deficit, with total government spending estimated to have fallen by about 3.6 per cent in the first two months of 2011 compared with the same period last year

LE FIGARO

03/03/2011

BCE : l'inflation risque d'accélérer la hausse de taux

Par Alexandrine Bouilhet

02/03/2011 | Mise à jour : 21:45

Tous les ingrédients sont réunis pour accélérer le calendrier de hausse des taux de la Banque centrale européenne (BCE) qui réunit ce jeudi à Francfort son conseil des gouverneurs. L'inflation atteint 2,4 % en février dans la zone euro, un chiffre supérieur à l'objectif de 2 % de la Banque centrale européenne ; la croissance est également en hausse, malgré la crise de la dette, à 1,6 % en 2011, d'après Bruxelles.

La BCE, qui doit actualiser ce jeudi ses prévisions de croissance et d'inflation pour l'eurozone, tablerait également sur une hausse du PIB à près de 1,8 % cette année, sur fond d'accélération des prix. «Un durcissement de ton est attendu ce jeudi, mais pas au point d'une hausse de taux imminente», pronostique Gilles Moec, économiste à la Deutsche Bank, à Londres, qui juge plus probable que jamais un relèvement de taux d'intérêt - fixé à 1 % depuis mai 2009 - en juin, alors que la majorité des experts tablent encore sur septembre ou octobre.

«Quoi qu'il en soit, la BCE agira avant la Fed», note Paul Robson, stratège change à Royal Bank of Scotland. Ces prévisions expliqueraient la forte hausse de l'euro face au dollar depuis deux semaines, sur fond de flambée des prix du pétrole. Mercredi, la devise européenne grimpeait encore et s'échangeait à 1,3873 dollar, contre 1,3774 mardi soir.

«Extrême vigilance»

Si la BCE doit adopter un discours plus musclé sur l'inflation, aucune hausse de taux n'est attendue ce jeudi. Jean-Claude Trichet n'a jamais pris les marchés par surprise lorsqu'il s'est agi de remonter les taux. «Au pire, il supprime l'allocation illimitée de liquidités à trois mois pour les banques», estime Gilles Moec.

Les mots du président de la BCE pour évoquer la tendance de politique monétaire seront scrutés avec une attention particulière. Jean-Claude Trichet a toujours soigneusement pesé ses mots pour préparer le terrain aux hausses de taux. Un mois avant le passage à l'acte, il emploie, en général, l'expression «extrême

vigilance». Ce jeudi, il franchirait une étape sémantique en parlant de «risques d'inflation à la hausse».

Deux événements politiques pourraient contrarier le durcissement programmé : une crise politique telle dans le monde arabe que le baril de brut s'envolerait durablement de 40 dollars. Ce qui ne manquerait pas de faire dérailler la croissance en Europe. Autre facteur : un cafouillage aux sommets européens de la semaine prochaine consacrés au règlement de la crise de la dette, qui replongerait la zone euro au cœur de la tourmente financière.

Le Portugal tente de rassurer Berlin

Le Portugal a réussi à lever, mercredi, un milliard d'euros à six et douze mois - à 2,9 % et 4 % -, et à racheter 110 millions d'obligations arrivant à échéance en avril et juin, à des taux compris entre 1,5 % et 1,9 %. Les deux émissions ont suscité une forte demande. Les taux demandés sont légèrement supérieurs à ceux exigés en février.

Malgré les rumeurs d'un recours rapide à un plan de sauvetage, le Portugal parvient donc toujours à se refinancer sur les marchés à court terme. Une nouvelle rassurante pour le premier ministre portugais, José Socrates, qui était reçu, mercredi à Berlin, par Angela -Merkel. Il a répété que le Portugal n'avait «pas besoin d'aide extérieure» pour faire face à ses difficultés. La chancelière lui a toutefois demandé de nouvelles mesures contre les déficits.

LES ECHOS

03/03/2011

La succession de Jean-Claude Trichet à la BCE préoccupe les économistes

Alors que l'inflation devrait occuper les débats de la Banque centrale européenne, les économistes craignent une forte représentation des pays endettés du Sud au sein du directoire de la BCE.

Ecrit par
Jean-Philippe LACOUR

Correspondant à Francfort

La crédibilité de la Banque centrale européenne (BCE) est mise à l'épreuve alors que l'inflation continue sa hausse dans la zone euro - 2,4 % en février, selon Eurostat. On attend aujourd'hui du président Jean-Claude Trichet qu'il tienne un discours ferme sur le sujet à l'issue de la réunion du Conseil des gouverneurs. Plusieurs économistes interrogés à Francfort relaient une rumeur de marché, selon laquelle un relèvement du principal taux directeur interviendrait avant la fin de mandat de Jean-Claude Trichet prévue fin octobre. Fixé depuis mai 2009 à 1 %, le taux de refinancement pourrait être relevé en plusieurs étapes à 2 % voire 2,5 %. De la sorte, celui qui fait figure de favori pour succéder au président français, l'Italien Mario Draghi, directeur de la banque centrale italienne, n'aurait qu'à poursuivre le mouvement sans devoir forcer son talent pour se profiler comme un « faucon » de la politique monétaire.

L'économiste Sylvain Broyer, de Natixis, tient à relativiser les choses : « On entend parler de ce scénario, mais il importe avant tout de souligner que la BCE agit en toute circonstance avec un grand pragmatisme selon des données, pas des hommes. » Les prolongements de la crise dans le monde arabe et leur impact sur les prix du brut, donc l'inflation, lui en donnent une nouvelle fois l'occasion.

La question de la succession de Jean-Claude Trichet divise les économistes de grandes banques, qui voient à une courte majorité Mario Draghi accéder à la tête de la Banque centrale européenne. Le sondage publié cette semaine par le « Financial Times Deutschland » indique que douze économistes sur les vingt-deux interrogés se prononcent pour l'Italien de soixante-trois ans. Ils mettent cependant en évidence le risque de voir le rapport de force pencher en faveur des pays lourdement endettés du sud de la zone euro au sein du directoire de l'institution. Le poste de vice-président de la BCE est en effet occupé par un Portugais, Vitor Constancio. Ce qui serait de nature à pousser à la hausse les attentes d'inflation sur les marchés.

La question de la nationalité

Pour succéder à Jean-Claude Trichet, outre Mario Draghi, qualifié d' « excellent candidat » par Philippe Maystadt, le président de la Banque européenne d'investissement (BEI), il est envisagé un candidat allemand, qui reste encore à trouver après l'abandon du président de la Bundesbank, Axel Weber. Si l'une des ces deux candidatures devait l'emporter, alors l'actuel membre italien dans le directoire, Lorenzo Bini Smaghi, ou bien son collègue allemand, Jürgen Stark, devrait quitter son poste prématurément, permettant à la France, après le départ de Jean-Claude Trichet, de récupérer un siège laissé vacant.

Le chef économiste de DekaBank, Ulrich Kater, estime que « indépendamment de leur nationalité, chacun des candidats doit avoir les qualités pour prolonger la politique monétaire orientée vers la stabilité des prix, telle qu'elle a été pratiquée avec succès sous le président Jean-Claude Trichet ». La question de la nationalité reste toutefois sensible, aussi, l'économiste préfère une répartition équilibrée des sièges au directoire de la BCE « afin de contribuer à sa bonne acceptation dans le public ».

CORRESPONDANT À FRANCFORT
JEAN-PHILIPPE LACOUR, Les Echos

LES ECHOS – 03/03/2011

« Stress tests » européens : scénarios connus le 18 mars

Ecrit par

Nicolas MADELAINE

Correspondant à Londres

L'Autorité européenne bancaire (EBA) a précisé hier le calendrier du nouveau round de « stress tests » des banques européennes censé évaluer la solidité financière du secteur en cas de turbulences et redonner confiance aux marchés. Si le résultat final est toujours prévu pour juin, les scénarios macroéconomiques et l'échantillon des banques testées seront communiqués au public le 18 mars. Les principes généraux de la méthodologie seront connus en avril, espère l'EBA. Les banques se verront de leur côté soumettre les scénarios à la fin de la semaine.

Tabou

Les « stress tests » tiendront compte de « chocs » sur les taux d'intérêt, les prix de l'immobilier et sur les dettes souveraines, a fait savoir l'EBA. Prendre en compte un défaut d'un pays de la zone euro semble rester tabou, même si les investisseurs estiment que c'est une possibilité. Andrea Enria, le président de l'EBA, avait expliqué au « Financial Times », le 14 février, qu'il ne pensait pas que cela soit « faisable institutionnellement ». « Le scénario macroéconomique défavorable, élaboré par la Banque centrale européenne, incorporera une déviation significative par rapport aux prévisions de base et des chocs spécifiques par pays sur l'immobilier, les taux d'intérêt et les dettes souveraines », explique en tout cas l'EBA.

Le conseil des superviseurs de cette nouvelle autorité européenne a par ailleurs proposé hier le Hongrois Adam Farkas au poste de directeur général. Sa nomination devra être approuvée par le Parlement européen. Durant l'été 2010, le Comité européen des contrôleurs bancaires avait fait subir des « stress tests » à 91 banques européennes et avait conclu que seules 7 avaient échoué et qu'il fallait les recapitaliser à hauteur de 3,5 milliards d'euros.

NICOLAS MADELAINE, Les Echos

CORRESPONDANT À LONDRES

LES ECHOS – 03/03/2011

Marina Alcaraz

800 milliards de profits pour les entreprises américaines

Près des trois quarts des entreprises du S&P 500 ont dépassé les attentes des analystes au quatrième trimestre. Les bénéfices 2010 sont proches du record de 2006.

Au regard des comptes des entreprises américaines, la crise semble un vieux souvenir. Alors que le bal des résultats touche à sa fin, les estimations des analystes témoignent d'un millésime très positif : les sociétés du S&P 500 devraient enregistrer quelque 800 milliards de dollars de bénéfices récurrents au titre de l'exercice 2010, selon le consensus FactSet retraité par PrimeView. Soit un bond de 42 % par rapport à 2009. « Les profits sont proches du record de 2006 et devraient les dépasser dès 2011 », commente Pierre Sabatier, stratège chez PrimeView.

Sur le seul quatrième trimestre - les analystes américains regardent avec attention les publications trimestre par trimestre -, les profits dépassent les 200 milliards de dollars, en croissance de presque 40 % ; 70 % des groupes du S&P 500 ont fait mieux que les attentes des analystes, d'après les données, au 1^{er} mars, de Thomson Reuters sur 490 entreprises. C'est davantage que la moyenne historique (62 %) et presque autant que sur les quatre trimestres précédents (74 %). Seulement trois entreprises du Dow Jones (Bank of America, American Express et Verizon) ont déçu.

Sur les revenus aussi, la saison a été positive, puisque 64 % des sociétés ont publié des chiffres supérieurs au consensus. Une proportion légèrement supérieure à celle de la période récente (61 %). « Les chiffres d'affaires ont sans doute constitué la meilleure surprise, surtout à ce stade de la reprise. Parallèlement, les carnets de commandes sont en hausse pour beaucoup de sociétés industrielles, à l'image de General Electric, souligne Christophe Foliot, responsable de la gestion internationale chez Edmond de Rothschild Asset Management. Le seul point noir reste le faible nombre d'annonces de créations d'emplois. »

Toutefois, les déceptions ont été durement sanctionnées par la Bourse, comme en témoignent les chutes à deux chiffres de Ford ou de Cisco en Bourse. En moyenne, les entreprises ont baissé de 0,2 % le jour de la publication de leurs résultats, selon les calculs d'Aurel sur la quasi-totalité des entreprises du S&P 100. « Les comptes ont été décortiqués avec attention. Il fallait que les revenus et les bénéfices soient meilleurs que prévu. Après la belle ascension de Wall Street ces derniers mois, les investisseurs ont été prudents, cherchant ce qui pouvait clocher », explique Christian Parisot, responsable de la stratégie du courtier, qui cite l'exemple de General Motors, en repli en Bourse malgré son retour aux profits.

Poids du pétrole

Les différences entre secteurs ont été notables. La technologie s'est distinguée, profitant de la relance des dépenses d'investissement des entreprises. Plus de 80 % des sociétés de ce secteur ont enregistré des bénéfices supérieurs aux attentes au quatrième trimestre. D'autres, à l'inverse, ont souffert de la conjoncture actuelle. En particulier les segments proches du consommateur. « Dans la distribution, affectée par les hausses de prix des matières premières, il a été beaucoup question de la capacité des groupes à pouvoir répercuter les hausses de coûts », note Christian Parisot. « Les investisseurs ont commencé à prendre en compte l'impact de la progression du pétrole sur les marges des entreprises », ajoute Christophe Foliot.

Les perspectives 2011 inquiètent. « L'envolée des matières premières fait que le tableau sera moins rose cette année. Il y a beaucoup d'incertitudes sur la crédibilité des anticipations », conclut Pierre Sabatier. Les analystes attendent, actuellement, une croissance de 14 % des bénéfices récurrents.

MARINA ALCARAZ, Les Echos

LE SOIR

03/03/2011

Pensions, salaires... : Van Rompuy s'attaque aux tabous belges

Rédaction en ligne

jeudi 03 mars 2011, 07:58

Le président du Conseil européen, Herman Van Rompuy, a rédigé un document préparant les réformes à venir pour stabiliser la zone euro. « Le Soir » a pu en prendre connaissance
Pensions, salaires... : Van Rompuy s'attaque aux tabous belges

©AP

Cette note est un document préparatoire au sommet européen informel des pays de la zone euro, le 11 mars, qui doit déboucher sur des décisions pour la fin du mois relatives aux réformes pour stabiliser la zone euro.

Les réformes proposées touchent à quelques thèmes qui, jusqu'ici, ont toujours été considérés comme des tabous, en Belgique.

Le texte est prudent : il laisse le choix aux Etats de prendre les mesures qu'ils veulent pour assurer leur compétitivité. Mais il recommande « une attention particulière » sur quelques réformes, qui font déjà grincer des dents dans les milieux syndicaux belges.

L'indexation des salaires est la première d'entre elles. Le texte recommande « une amélioration de ces mécanismes ». Sachant que les syndicats ne veulent même pas entendre parler d'une étude sur la question, on doute que la proposition soit bien accueillie. Le texte recommande également une modération salariale dans le secteur public. Le document précise toutefois que ces réformes doivent se faire « dans le respect des traditions de dialogue social ».

Le document prône aussi un relèvement de l'âge de la retraite (formulé par le doux euphémisme d'adaptation de l'âge de la pension à l'espérance de vie). Il recommande aussi une réduction des systèmes de départs anticipés. En Belgique, il s'agit des prépensions, également un sujet très sensible au niveau social.

Si tous les tabous belges ne tomberont pas du jour au lendemain, l'Europe s'apprête en tout cas à les mettre fortement sous pression. Un sommet européen informel doit aborder ces questions délicates le 11 mars prochain. Nul doute que les débats sur ces questions ultrasensibles seront animés.

LA REPUBBLICA

03/03/2011

Giovani, il primo stipendio è di 800 euro ma è più basso se sei donna o lavori al Sud

Una ricerca di DataGiovani conferma le preoccupazioni espresse dal governatore Mario Draghi. I salari di ingresso nel mercato sono ridotti e presentano grandi discriminazioni per area geografica, per sesso e per settore

ROMA - Per loro il tasso di disoccupazione, misurato dall'Istat a febbraio, tocca il 29,4%. Significa che al di sotto dei trent'anni quasi un giovane su tre non ha un lavoro, mentre crescono l'inattività e l'instabilità. A sottolineare quest'ultimo aspetto della disoccupazione giovanile in Italia è stato pochi giorni fa il governatore della Banca d'Italia 1: "I salari di ingresso dei giovani sul mercato del lavoro - ha detto Mario Draghi - in termini reali sono fermi da oltre un decennio su livelli al di sotto di quelli degli anni Ottanta. Si accentua la dipendenza, già elevata nel confronto internazionale, dalla ricchezza e dal reddito dei genitori, un fattore di forte iniquità sociale".

Quali sono questi salari di ingresso? Li ha calcolati ed esaminati DataGiovani, un gruppo di ricerca padovano che studia la realtà giovanile italiana ed ha esaminato, per la sua analisi, i più recenti dati Istat sulle retribuzioni dei dipendenti under 30 al primo impiego, desumibili dalla rilevazione sulle forze lavoro del terzo trimestre 2010. La rilevazione è stata fatta sull'ultima retribuzione mensile netta percepita, escluse altre mensilità e voci accessorie non percepite regolarmente tutti i mesi.

"Lo stipendio medio di un giovane con meno di 30 anni che si è affacciato da non più di un anno nel mercato del lavoro - afferma l'indagine - supera di poco gli 800 euro mensili, ma con differenziazioni anche consistenti se si guarda alla sua residenza, al sesso, al settore di impiego ed al titolo di studio".

Così, rispetto alla media di 823 euro mensili, un giovane assunto al Nord guadagna 53 euro di più; un uomo percepisce in media quasi 150 euro più di una donna; chi lavora nell'industria arriva a prendere fino a 280 euro più di un coetaneo impiegato nel commercio, mentre il possesso di una laurea frutta almeno mille euro mensili.

Nel dettaglio, il salario medio dei giovani neoassunti al Nord è in media di 876 euro, mentre nel Mezzogiorno non supera i 750 euro (quasi 130 euro di differenza, il 6%). Quanto al divario tra i sessi, i neoassunti maschi sfiorano i 900 euro mensili contro i 750 delle ragazze. Il gap, tra l'altro, tenderà ad aumentare nel corso della carriera lavorativa.

Nel corso del 2010, dice la ricerca, poco più di 416mila giovani con meno di 30 anni sono passati dalla ricerca di una prima occupazione o dall'inattività alla condizione di occupato; di questi oltre tre quarti in un rapporto di dipendenza, l'11% in collaborazione e il 13% come lavoratore autonomo.
(02 marzo 2011)